

LE

MILICIE N.

COMÉDIE

EN UN ACTE, MELÉE D'ARIETTES.

Par Monsieur ANSEAUME.

La Musique de M. DUNY.

Représentée pour la première fois à Versailles, devant leurs Majestés, le 29 Décembre 1762, & à Paris sur le Théâtre de la Comédie Italienne le 1. Janvier 1763.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Rue St. Jacques,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

A C T E U R S.

DORVILLE, Capitaine de Milice.

LA BRANCHE, Sergent.

UN CAPORAL.

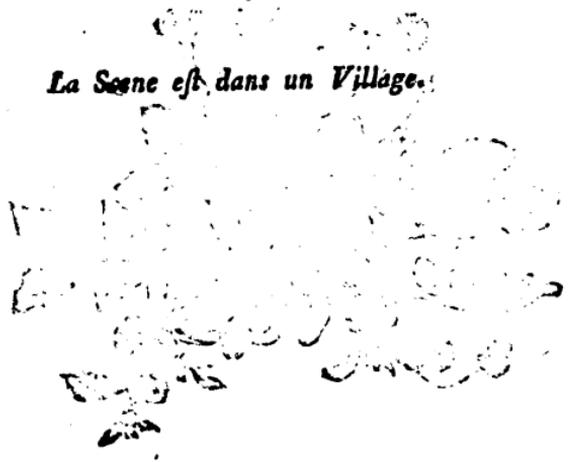
UN TAMBOUR.

LUCAS, Paysan.

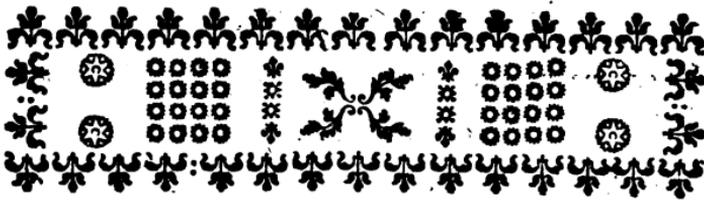
COLETTE, amoureuse de Dorville.

Plusieurs Soldats de la Compagnie.

La Scène est dans un Village.



R. 004 542 359



LE MILICIEN, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLETTE, LUCAS.

D U O.

COLETTE.

LUCAS.

Q Uoi ! sans cesse !
Quoi ! Lucas me poursuivra ?
Rien ne presse ;
Nous verrons, nous verrons ça.

O Uï, sans cesse ;
Oui, Lucas vous poursuivra :
Tout me presse.
Finiſſons, finiſſons ça.

Mais je ne vous aime pas.

Vous ſavez que je vous aime.
Si vous ne m'épouſez pas,
Si vous ne m'épouſez pas,
Tout m'appartient en ce cas ;
Car notre oncle Nicodème.
En nous faiſant ſes héritiers,
A mis ça dans ſes papiers.
Ainſi, votre intérêt même...

Eh ? bien, nous verrons cela,
Eh ? bien, nous verrons cela.

Non, non, finiſſons cela.

Quoi ? ſans-ceſſe !
Quoi ? Lucas me poursuivra ?
Rien ne preſſe,
Nous verrons, nous verrons ça.

Oui, ſans ceſſe ?
Oui, Lucas vous poursuivra :
Tout me preſſe,
Finiſſons, finiſſons ça.

LUCAS.

Acoutez, Mameſſe Colette ; je ne vais pas par deux chemins ; vous ſavez bien que vous n'avez rien à prétendre dans l'héritage de défunt notre oncle : tout eſt pour moi, attendu que je ſuis ſon neveu le plus proche ; mon pere étoit ſon frere.

COLETTE.

Je le ſais.

A 2

Au lieu que vous n'êtes que la petite niece de la cousine du mari de sa sœur.

COLETTE.

D'accord.

LUCAS.

Mais comm' vous êtes bien gentille, & que j'vous aime, le défunt vouloit que j'vous épousasse.

COLETTE.

Il est vrai.

LUCAS.

Et pour vous y engager; car, à cause de l'Officier dont vous êtes emmourachée, vous ne vous souciez pas trop de moi; aussi dit-on dans le village que vous êtes une bête... Il a mis dans son Testament que la moitié du bien s'roit pour vous, moyennant cette alliance.

COLETTE.

Eh! bien!

LUCAS.

Eh! bien, faut à l'heure dire oui ou non: v'là le deuil qu'est fini; il est tems d'entrer en danse.

COLETTE.

Est-ce là tout?

LUCAS.

Queu froideur!

COLETTE.

Tenez, Monsieur Lucas, tout ce que vous me dites est bel & bon; mais vous n'y gagnerez rien. Vous avez engeolé le défunt pour être seul son héritier, quoiqu'il m'eût promis de me laisser quelque chose: votre intention, sans doute, étoit de me faire la loi; mais je ne suis pas si intéressée que vous; gardez le bien puisque vous l'avez: je garderai mon Amant, & nous serons tous contents.

LUCAS.

Oui, vous l'prenez sur ce ton là! eh! bien, vous n'aurez rien.

COLETTE.

Je m'en moque.

LUCAS.

Votre amant n'a rien non plus; c'est un cadet sans fortune.

COLETTE.

Cela m'est égal.

LUCAS.

Vous ferez bien lotie avec un amoureux de cette espèce?

COLETTE.

ARIETTE.

Quand l'Amour est content,
On supporte sans peine
Le travail & la gêne?
Il n'est point de tourment,
Quand l'Amour est content

Au sein de la richesse
On cherche le bonheur ;
Il est dans notre cœur ,
Il est dans la tendresse.

Quand l'Amour, &c.
LUCAS.

Vous irez bien loin avec ces beaux sentimens - là ; vous verrez , vous verrez.

COLETTE.

Tout ce que je verrai me fera plaisir, pourvu que je ne voie plus un Magot comme vous.

LUCAS.

(Il fait signe de compter de l'argent.)

Un magot, un magot ? oh ! il y en a deux magots , & l'un n'ira pas sans l'autre.

SCENE II.

LUCAS, COLETTE, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

EH ? bien , mes enfans , qu'est-ce que c'est donc ? On dirait que vous vous disputez.

LUCAS.

Ah ? c'est vous Monsieur de la Branche.

LA BRANCHE.

Bon jour, Mademoiselle Colette....

[Il lui fait des signes.]

LUCAS, *soupirant.*

Ah ! je n'ai pas lieu d'être bien content.

LA BRANCHE, *ricanant.*

Querelle d'Amans, je gage.

COLETTE.

Nous Amans ?

LUCAS.

Voyez comme elle se récrie tout d'un coup.

LA BRANCHE.

Oui ; n'ai-je pas oui dire que vous allez vous marier ; vous vous convenez à merveille, & v'là ce qui fait que tout le monde le croit.

LUCAS.

Et vous le croyez aussi ?

LA BRANCHE.

Sans doute ; c'est ce que Mademoiselle Colette peut faire de mieux.

LUCAS.

Vous pensez comm'ça, Monsieur de la Branche ?

LE MILICIEU,
LA BRANCHE.

Oui ; je le pense , & je le dis.

LUCAS, à Colette.

Eh ? bien , Mademoiselle Colette , c'est pourtant Monsieur de la Branche , le Sergent , l'Homme de confiance de votre biau Capitaine qui dit ça ? Qu'avez-vous à répondre ?

COLETTE, à part.

Que veut dire ceci ?

LUCAS.

Oh ? elle n'dira rien ; la v'là confondue , & elle n'a que son Officier dans la tête.

LA BRANCHE.

Qui ? mon Capitaine ?

LUCAS.

Lui-même.

LA BRANCHE, d'un air de bonté.

Il ne faut pas que cela vous inquiete davantage : nous parlons demain.

LUCAS, joyeux.

Vous partez demain : Et lui aussi.

LA BRANCHE.

Belle demande ?

LUCAS.

(La Branche embrasse Lucas , & donne en même-tems une lettre à Colette qui est derrière Lucas.)

Vous partez ? Ah ? mon ami , viens , que j't'embrasse pour une si bonne nouvelle.

COLETTE, à part.

Cette lettre contient sans doute quelqu'avis important ; comment faire pour la lire.

LA BRANCHE, bas à Colette.

Allez-vous en plus loin , pendant que je l'amuse ici.

(Colette sort sans que Lucas s'en aperçoive)

SCENE III.

LA BRANCHE, LUCAS.

LA BRANCHE.

AINSI, mon cher ami , vous avez le champ libre.

LUCAS.

Et allez-vous bien loin comm'ça ?

LA BRANCHE.

Nous allons faire campagne , j'espère.

LUCAS.

Vous allez faire campagne ? (A Colette.) Entendez-vous ? ils vont faire campagne... Où est-elle donc ?

LA BRANCHE.

Elle vient de s'en aller toute triste.

COMEDIE.

LUCAS.

Oh ? cela m'est égal ; quand M. Dorville n'y fera plus , fau-
dra bien qu'elle revienne à moi.

LA BRANCHE.

Sans doute.

LUCAS.

Qu'elle me donne la préférence.

LA BRANCHE.

Vous la méritez bien de toutes façons.

LUCAS, *enchanté.*

Vous le croyez ?

LA BRANCHE.

Si je le crois , il ne faudroit pas s'y connoître pour juger
autrement.

LUCAS, *d'un ton de confiance.*

Apparemment qu'elle ne s'y connoît pas Monsieur la Bran-
che ; car elle n'm'aime gueres.

LA BRANCHE.

Bon ? c'est peut-être une feinte de sa part , & puis vous
savez que les jeunes personnes sont timides.

LUCAS.

Et non j'vous dis ; elle n'peut pas me souffrir ; quand j'ly
dis des douceurs , ell' m'répond des duretés ; quand j'ly fais
des caresses , ell'me rebûte.

LA BRANCHE, *faisant semblant de prendre son parti.*

Et malgré cela vous l'aimez ?

LUCAS.

Que voulez-vous ; c'est plus fort que moi.

ARIETTE.

J'ai beau m'en défendre,

Son p'tit air mutin,

Son regard malin

Me force à me rendre.

Le son de sa voix.

Enchante mon ame.

Dès que j'l'apperçois,

Je m'sens tout de flamme.

J'en mourrai, je crois ;

Sans cesse auprès d'elle

J'vais batifolant,

Chantant, folatrant ;

Ou bien soupirant,

Plaignant mon tourment :

Hélas ! la cruelle

A mes tendres vœux

Ne répond pas mieux !

LA BRANCHE.

Pauvre cher homme ! je vous plains de tout mon cœur ; mais
aussi je paierois qu'il y a de votre faute dans tout cela.

LUCAS.

Comment ?

LA BRANCHE.

Oui, vous vous y êtes mal pris, & je veux vous mettre au fait :

LUCAS.

Oui-dà !

LA BRANCHE.

Nous autres gens de guerre, nous avons des moyens.

LUCAS.

Tout de bon ?

LA BRANCHE.

N'avez-vous pas remarqué que, depuis notre séjour dans ce pays. Colette est devenue amoureuse de notre Capitaine ?

LUCAS

Amoureuse, Monsieur de la Branche ? elle en est folle.

LA BRANCHE.

Sans doute : & si j'avois voulu, je l'aurois rendue folle de moi aussi ; mais vous êtes mon ami, & je n'ai eu garde de vous jouer un pareil tour.

LUCAS.

Et comment faites-vous donc pour emboîser comm'ça toutes nos filles ; car elles tombent presque toutes dans vos filets.

LA BRANCHE.

Ah ? ah ? je le crois bien.

ARIETTE.

Rarement un militaire,
 En amour, manque son coup ;
 Dès qu'il a dessein de plaire,
 Il en vient toujours à bout.
 Son silence, son langage,
 Tout charme en lui, tout engage,
 Tant il est doux & flatteur,
 La beauté la moins docile
 A beau défendre son cœur ;
 Où l'adresse est inutile,
 La force le rend vainqueur :
 Il paroît, & tôt, tôt, tôt,
 Le galant brusque l'assaut.

LUCAS.

D'la manière dont vous nous contez ça, on diroit que vous leur j'etez queuqu'fort, que vous avez queuqu' charme.

LA BRANCHE.

Justement, v'là le fait ; & je veux vous apprendre notre secret.

LUCAS.

Volontiers ; mais n'y a-t-il pas aussi là-dessous queuque diablerie ?

LA BRANCHE.

Point du tout, je vous assure ; tout consiste à débiter à propos quelques mots, d'un jargon que nous savons.

LUCAS.

Et sont-ils bien difficiles ces mots-là ?

LA

COMEDIE.

LA BRANCHE.

Difficiles? non vraiment. Avant qu'il soit peu je veux que vous les sachiez aussi bien que moi. (*A part.*) Nous le mettrons en bonne école pour cela.

LUCAS.

Dites-m'en donc quelqu'uns. Voyons.

LA BRANCHE, *prononce d'une voix forte, appuyant sur les consonnes*

Tenez, écoutez; mine, brèche, arquebuse, contrefcarpe, ouvrage à corne, fascine, piquet, bivouac.

LUCAS.

Comment diable? on engeole les filles avec ça?

LA BRANCHE.

Si on les engeole; il y a tout plein de gens qui n'ont jamais su leur dire d'autres douceurs; & sous l'ombre qu'il ont fait une ou deux campagnes, ils vous foureat tous ces termes-là dans leurs discours.

LUCAS.

Et ça fait qu'on les aime?

LA BRANCHE.

Éperdument, & tenez, si vous voulez-en faire l'expérience; allez de ce pas trouver Colette, & faites-lui un joli compliment.

LUCAS.

Oh! je n'ose pas; elle est fâchée contre moi.

LA BRANCHE.

Eh? bien, écrivez-lui un petit billet doux dans ce style merveilleux; une lettre bien tournée raccommode bien les choses; je gage que ça la fait revenir tout de suite.

LUCAS.

Comment faire? Mais, je ne les fais pas.

LA BRANCHE.

Eh bien, je vous les dicterai.

LUCAS.

Pargué, faites-moi un plaisir. Ecrivez-m'en une vous-même; arrangez-ça comm' pour vous.

LA BRANCHE.

Et vous la signerez n'est-ce pas?

LUCAS.

Oui, oui, j'la sign'rai du mieux que j'pourrai; car j'voud avouerai naturellement que je ne suis pas trop bien versé dans l'écriture.

LA BRANCHE.

Laissez-moi faire, j'ai sur moi tout ce qu'il faut; cela sera fait dans le moment.

LUCAS.

C'est bien dit; bien fâché de la peina au moins.

LA BRANCHE.

Voilà vous moquez: voyons, tournons cela comme il faut.

[Il propose des phrases que Lucas approuve, & au lieu d'écrire ces phrases, il écrit un engagement.]

LE MILICIEN,

ARIETTE.

La citadelle de vos charmes
Que je brûle de conquérir...

LUCAS.

Fort bien ; c'est à ravir.

LA BRANCHE, *écrivant.*

Désirant de porter les armes.

Jaloux de l'honneur de servir....

LUCAS.

Fort bien, fort bien : c'est à ravir.

LA BRANCHE, *propose.*

Fait que je m'engage en ce jour,
Dans la milice de l'Amour.

LUCAS.

Vous me rendez un grand service.

LA BRANCHE, *écrit.*

Je m'engage dans la milice.

LUCAS.

Ah ! quel service, quel service !

Je m'en souviendrai plus d'un jour.

LA BRANCHE.

Le Dieu d'amour mon Capitaine

Saura vous mettre à la raison.

LUCAS, *se frottant les mains.*

Voilà morbleu, comme on les mène.

LA BRANCHE.

Vous trouvez cela bon ?

LUCAS.

Très-bon.

LA BRANCHE, *écrit.*

Monsieur Dorville mon Capitaine

Pour ce m'a donné trente francs,

Et promis congé dans six ans :

LUCAS.

Que vous avez d'esprit compère !

LA BRANCHE.

Je crois que voilà qui suffit.

LUCAS.

Oui, c'est bien dit, oui, c'est bien dit.

ENSEMBLE.

Voilà justement mon affaire.

LA BRANCHE, *présentant le papier à signer.*

Vous êtes content, n'est-ce pas ?

LUCAS, *signant.*

Oui, mon cher ami, très-content.

LA BRANCHE, *lui serrant la main.*

Et moi aussi ; & ventrebleu, mon cher camarade, vous m'en
direz des nouvelles.

LUCAS.

Il n's'agit plus que d'envoyer ça à Colette,

LA BRANCHE.

Donnez, donnez-moi ça; je veux la lui remettre moi-même;
& lui parler de manière....

LUCAS.

Ah! je vous en prie.

LA BRANCHE.

Fiez-vous à moi, vous dis-je, & si vous ne la trouvez pas
changée du tout au tout, dites que je ne suis qu'un sot.

LUCAS.

Nennin, nennin, je ne dirai pas ça. Adieu, donc je vous
laisse, je r'viendrai savoir la réussite.

LA BRANCHE.

Soyez tranquille.

LUCAS.

Au plaisir.

LA BRANCHE.

A revoir.

SCENE IV.

LA BRANCHE, *seul.*

ARIETTE.

AH! vous voilà, Monsieur Lucas;
Faites briller votre courage,
Il faut ici montrer du cœur,
C'est trop languir dans un village,
Partez, volez aux champs d'honneur.

Ah! vous voilà, &c.

Je le connois,
Jamais, jamais ?
Il n'osera
S'exposer là;
Il pestera,
Il jurera;
Mais il fera
Ce qu'on voudra.

Ah! malgré vous, Monsieur Lucas
Nous aurons part à vos ducats.

Allons, allons, point de milieu, ou vous marcherez, ou
vous achetez votre congé; mais il vous coutera bon, je
vous en avertis. Vous n'en ferez pas quitte en nous cédant
Mademoiselle Colette, nous ne l'épouserons pas sans dot. Ça
ne seroit pas juste? mais la voici.

B 2

SCENE V.

LA BRANCHE, COLETTE.

LA BRANCHE.

EH bien, Mademoiselle, avez-vous lu cette lettre ?

COLETTE.

Oui; mais je n'entends pas ce qu'elle signifie.

LA BRANCHE.

Comment; vous ne l'entendez pas ?

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce stratagème dont Monsieur Dorville me parle, cette feinte qu'il faut faire ?

LA BRANCHE.

Ce stratagème, c'est moi qui l'ai trouvé, & je l'ai déjà exécuté en partie; la feinte vous regarde, il faut dès ce moment faire semblant d'aimer Lucas.

COLETTE.

Faire semblant ?

LA BRANCHE.

Oui, lui donner des marques d'amitié, lui faire croire que vous l'aimez, cela est nécessaire pour notre projet.

COLETTE.

Mais s'il croit que je l'aime, il me tourmentera encore davantage.

LA BRANCHE.

Point, point; nous le mettrons à la raison, pourvu que vous ne paroissiez pas d'intelligence avec nous; voilà tout ce qu'il nous faut.

SCENE VI.

LA BRANCHE, COLETTE, DORVILLE.

COLETTE.

AH? cher Dorville, c'est vous ?

DORVILLE.

Oui, ma chère Colette.

COLETTE.

Que veut dire tout ceci ?

DORVILLE, montrant La Branche.

C'est lui qui m'a obligé à cela : piqué de l'injustice que vous ait Lucas, en vous retenant un bien qu'il a trouvé moyen de s'approprier. Mais que me font à moi tous les biens du monde ? Votre cœur, aimable Colette, est le plus précieux & suffit à mes desirs.

ARIETTE.

Ma tendresse pour ma Bergere,
Doit toujours être sincère,
Chaque instant ajouté encore,
A l'ardeur qui me dévore,
Chaque instant augmente encore,
Mon amour & mes desirs,
Dans l'attente des plaisirs.

COLETTE.

Ah ! qu'il est doux quand on aime,
De se voir chérir de même ;
Quel délice pour nos ames,
De brûler des mêmes feux,
De former les mêmes vœux ?
Sans l'amour & sans ses flammes,
Il n'est point pour notre cœur,
Il n'est point de vrai bonheur.

ENSEMBLE.

Quel délice lorsque l'on aime.
De se voir chérir de même ?
Sans l'amour & sans ses flammes,
Le plaisir fuit de nos ames ;
Sans l'amour & sans ses flammes,
Il n'est point pour notre cœur,
Il n'est point de vrai bonheur.

LA BRANCHE.

C'est à merveille. Je connois votre délicatesse. Je sai que vous n'aspirez qu'à la possession de Mademoiselle ; peu vous importe le reste. Mais je n'approuve pas votre désintéressement : croyez-moi, le bien dont Lucas s'est emparé, & que je veux vous faire revenir, n'est pas à dédaigner ; Mademoiselle Colette n'en fera pas plus laide.

DORVILLE.

Arrange-toi toujours de façon que je n'aye point de reproches à effuyer.

LA BRANCHE.

Et quels reproches peut-on vous faire ? Voyons, vous prenez la défense d'une jeune Pupille, d'une personne que vous aimez, que vous voulez épouser ; vous voulez la venger d'un rustre, d'un malotru, qui, non content d'avoir usurpé son bien, veut encore forcer son inclination, & l'épouser malgré elle.... Allons, allons, Monsieur point de scrupule, l'honneur & l'amour vous autorisent, ainsi laissez-moi faire. D'abord, je tiens mon homme, voilà son engagement.

DORVILLE.

Ah ! je l'entends... S'il veut ravoit son congé....

LA BRANCHE. —

Oh ! il ne tient qu'à lui. Colette & la moitié de la succes-

14 LE MILICIEŒN,
Œion pour vous , &... une douzaine de Louis pour le Ser-
gent , n'est-ce pas , mon Capitaine ?

DORVILLE.

Tout ce que tu voudras. . . . Ah ! ma chere Colette , je
respire. Les obstacles vont s'applanir , notre bonheur n'est plus
douteux , en êtes-vous aussi charmée que je le suis.

COLETTE.

Oui , Dorville , je regarderai le moment de notre union com-
me le plus heureux de ma vie.

LA BRANCHE , l'interrompant.

Paix , paix , j'entends votre rival. (*Les deux amans font un
mouvement de frayeur.*) N'ayez pas peur , vous pouvez paroître
devant lui ; je lui ai dit que nous partions demain , ainsi vous
faites vos adieux.

SCENE VII.

Les Acteurs précédens , LUCAS.

LA BRANCHE.

Approchez donc , compere Lucas , nous vous attendons
avec impatience.

DORVILLE.

Bonjour , Lucas , bonjour.

LUCAS , hésitant.

Monsieur. je suis votre serviteur.

DORVILLE.

Je n'ai pas voulu partir sans prendre congé de vous & de
Mademoiselle.

LUCAS.

C'est bien de l'honneur. . . Monsieur. . . que vous nous faites. ?

DORVILLE.

Quelque part que je sois , je me souviendrai toujours de vous
& de cette aimable enfant. Il baise la main de Colette.

LUCAS.

Ah ! Monsieur. . . mais , mais , il lui baise la main.

LA BRANCHE.

Il n'a garde d'y manquer , c'est l'usage.

LUCAS.

L'usage ?

LA BRANCHE.

Oui , la politesse.

DORVILLE , embrassant Colette.

Permettez-vous ?

COLETTE.

De tout mon cœur.

LUCAS.

Encore ? Mais , mais , mais.

COMEDIE.

LA BRANCHE.

Paix, paix, mon ami, paix, c'est l'usage.

LUCAS.

Et mais, si cela continue, j'enrage.

LA BRANCHE.

Un Officier qui fait vivre a toujours soin quand il s'en va

LUCAS.

Et jarni, partez donc, partez donc : que le ciel vous conduise.

DORVILLE.

Adieu Lucas, adieu Colette, adieu, adieu.

COLETTE.

Adieu, Monsieur, adieu, Monsieur, adieu, adieu.

LUCAS.

Adieu la Branche, adieu Monsieur, bon voyage, adieu, adieu.

SCENE VIII.

LUCAS, COLETTE.

LUCAS.

AH? les v'là partis?

COLETTE, *froidement.*

Dieu merci.

LUCAS.

Bon, vous badinez; eh! c'est vot' amoureux qui s'en va, est-ce que vous pouvez en être bien-aïse?

COLETTE.

Lui, mon amoureux? vous l'avez cru comme bien d'autres; mais il n'en étoit rien.

LUCAS.

Stapendant vous couriez toujours après lui,

COLETTE.

Non, c'étoit lui qui me venoit chercher,

LUCAS.

Et vous aviez du plaisir à le voir?

COLETTE.

D'une certaine façon; il est si poli, si agréable; j'aimois à l'entendre causer, cela est bien naturel, je pense.

LUCAS.

Vous l'aimiez, vous l'aimiez; & parlant à moi-même, vous m'avez dit que c'étoit votre amant, que vous vouliez le garder.

COLETTE.

Je l'ai dit pour vous éprouver: ne savez-vous pas qu'on se plaît à tourmenter les jaloux?

LUCAS.

Quoi? sérieusement? vous n'avez pas d'amour pour lui?

COLETTE.

De l'amour? oh? je n'en prends pas si facilement, & sur-tout pour ces Messieurs-là.

A R I E T T E.

Ces oiseaux de passage
 Aiment le badinage ;
 Mais leur frivole hommage
 Naît & meurt en un jour.
 Ils nous engeolent,
 Ils nous cajolent,
 Puis ils s'envolent
 Sans retour.

Où, où,

C'est badinage ;

Mais ce frivole hommage

N'est jamais que l'affaire d'un jour.

Ils nous engeolent,

Ils nous cajolent,

Puis ils s'envolent

Sans retour.

L U C A S.

Vous avez raison, il n'y a pas de ressource avec eux.

C O L E T T E.

Sans doute, on les voit un instant, & puis on ne les voit
 plus. Voyez la belle avance !

L U C A S.

Il vous faut quelqu'un de solide comme moi, qui vous fasse
 un bon établissement.

C O L E T T E.

Je fais bien que vous êtes un bon parti.

L U C A S, *à part.*

Ouais ; comme elle est radoucie !

C O L E T T E.

Vous êtes constant, vous ; vous ne dites pas de si jolies choses
 que Monsieur Dorville, mais vous les pensez : c'est tout
 de même.

L U C A S.

Ça vaut mieux. *À part.* Je crois ma foi qu'elle revient tout de
 bon, la Branche me l'a bien dit. *Haut.* N'est-il pas vrai, Colette,
 qu'il y a bien de la différence de ce petit freluquet là à moi ?

C O L E T T E.

Je ne suis pas à m'en apercevoir.

L U C A S.

Tu m'aimes donc, petite méchante ?

C O L E T T E.

Vous exigez un aveu que je ne pourrais faire sans rougir.

L U C A S.

Bon, bon ; avoue, avoue toujours.

C O L E T T E.

Oh ! dame, vous êtes bien pressant au moins.

L U C A S.

Oh ? oh ? je te tiens pour le coup ; tu ne peux pas t'en dé-
 dire, dis donc, dis donc, dis donc ?

C O L E T T E

COLETTE.

Eh ? bien. *A part.* Qu'est-ce que je risque au bout du compte
Haut. Eh ? bien. Ouh ? là... êtes-vous content ?

LUCAS. ARIETTE.

Oh ! oh ? finis ; Colette,
Tu vas m'faire pâmer,
Est-il bien vrai, folette,
Que j'ai su te charmer.
N'est-ce point un menfongé,
Parle de bonne foi,
Moi, moi ? te plaire à toi ?
Ça m'paroit comme un songe ;
Je ne suis plus à moi ;
Après que j'ons eu l'audace
De paroître jaloux.

Accorde-moi ma grace :

Jte la demande à genoux,

M'l'acordez-vous ?

(Colette lui tend la main pour le relever , il s'imagine qu'elle lui
donne à baiser.)

Oh ? oh ? finis , Colette ,

Tu vas m'faire pâmer ;

Il est donc vrai, folette,

Que j'ai su te charmer ?

Oh ? comme j'vais t'aimer.

COLETTE.

Finissez-donc ; vous m'a rendez toute je ne fais comment ;

LUCAS.

Ça ne fait rien, mignone, ça n'fait rien... *(A part.)* Elle
m'aime enfin. Ah ? que je suis content. *[Haut.]* Mais j'n'en
suis pas étonné ; c'est la lettre qui fait son effet.

COLETTE, embarrassée.

Quelle lettre ? *(A part.)* Ah ? me voilà prise ?

LUCAS.

Eh ? celle que la Branche... là... m'a fais bien...

COLETTE, à part.

Juste ciel ! il fait tout,

LUCAS.

N'est-ce pas qu'elle étoit bien tournée. Hem !

COLETTE.

Qui, oui. *(A part.)* Je ne fais que répondre.

SCENE IX.

COLETTE, UN CAPORAIL, UN

TAMBOUR, qui bat autour de Lucas

LE CAPORAIL.

CHapeau bas,

LUCAS.

Oh ? oh qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau ?

LE MILICIEN,

LE CAPORAL.

De par le Roi, il est enjoint à Gilles Blaise Lucas, enrôlé dans la Compagnie de M. le Chevalier Dorville, Capitaine de Milice, de se rendre incessamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures du matin, avec le reste de la recrue, & faute par lui de s'y rendre, il sera puni comme déserteur, suivant la rigueur des Ordonnances. (*Le tambour rebat.*)

LUCAS.

Comment, Messieurs ? qu'est qu'ça veut dire ?

LE CAPORAL.

Est-ce que vous ne l'avez pas entendu ?

LUCAS.

Et mais je ne suis point engagé ; c'est une surprise, & je vous le ferai voir.

LE CAPORAL.

Comment une surprise ? pour qui nous prenez-vous ? Votre engagement est fait, signé de vous ; je l'ai vu dans les mains de notre Capitaine, & voilà l'habit qu'il vous envoie.

COLETTE.

Monsieur, Monsieur, on n'engage pas comme ça l'monde de force.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est, Mademoiselle, vous raisonnez, je crois ; prenez garde qu'on ne vous enrôle aussi vous.

LUCAS.

Ça n'se peut pas, votre Capitaine est un fripon.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est que ce drôle là ! il fait rebellion. Allons, allons, point tant de discours.

TRIO.

LE TAMBOUR.

Il faut marcher.

LUCAS.

Nennin, nennin,

COLETTE : *feignant de pleurer.*

Hin, hin, hin, hin.

Pauvre Lucas ?

LE TAMBOUR.

Ne fait pas le mutin,

Ou tu verras.

COLETTE.

Ah ? quel chagrin,

Hin, hin, hin, hin.

LUCAS.

Je n'marcherai pas.

LE TAMBOUR.

Tu marcheras ; ou tu verras.

LUCAS.

Y a de l'erreur.

COLETTE.

Quelle douleur,

COMEDIE.

Quel creve cœur!

LE TAMBOUR.

marchons, marchons,

Point de façons,

Marchons, marchons.

COLETTE:

Pauvre Lucas,

Ne suis-je pas

Bien malheureuse.

ENSEMBLE.

LUCAS.

Tais-toi, menteuse.

C'est toi qui m'as joué ce tour.

COLETTE.

Ah! quel revers pour mon amour?

seule.

Pouvez-vous m'accuser ainsi

Moi qui suis l'innocence même.

Vous le savez, si je vous aime,

Et, &c, voilà mon grand merci,

Pouvez-vous m'accuser ainsi,

Moi qui suis l'innocence même.

LE TAMBOUR.

Allons, allons, marchons, marchons?

(*A Colette.*) LUCAS. (*Au Tambour.*)

Tais-toi menteuse. Je ne marcherai pas.

COLETTE.

Ne suis-je pas bien malheureuse,

Quelle douleur, quel creve cœur!

LUCAS

LE TAMBOUR

Je ne marcherai pas,

Tu marcheras.

Y a de l'erreur.

Tu marcheras.

(*Colette sort à la fin du Trio.*)

SCENE X.

LUCAS, LE CAPORAL, LE TAMBOUR.

LE CAPORAL.

NE te fais pas tirer l'oreille, crois-moi; car tu n'en serois pas bon marchand.

LUCAS, *impatiemtd.*

Mais, j'arronbilles, quand l'Diable y seroit, j'ne suis pas engagé

LE CAPORAL, *froidement.*

Voilà l'habit.

LUCAS, *vivement.*

Eh! j'ai que faire d'vos habits, j'en avons de meilleurs.

C a

LE MILICIEU,
LE CAPORAL, *en colere.*

Qu'est-ce que tu dis, saquin ; fais-tu bien que c'est l'habit du Roi ?
LUCAS.

A la bonne heure, eh ? bien, c'est à cause de ça, j'ne suis pas dign' d'le porter, j'a'en veux point.

LE CAPORAL, *froid ment.*

V'là l'habit, v'là le chapeau, la cocarde. Adieu, bon jour.
LUCAS.

Mais, écoutez donc une raison.

LE CAPORAL, *très-froidement.*

Voilà le ceinturon & l'épée, l'habit, la cocarde & le chapeau. Au Drapeau dans l'instant, ou perdu. Adieu, mon cher camarade. (*Il sort.*)

SCENE XI.

LUCAS, *seul.*

QUELLE chienne de trahison. Faut qu'il y ait des hommes bien méchants dans l'monde ; mais d'qui ça peut-il venir ? C'est du Capitaine sûrement ; il s'entend avec Colette, ils ont inventionné ça pour s'débrasser d'moi, & la Branche qui m'avertit de rien ; comment faire ? J'suis au désespoir.

SCENE XII.

LUCAS, LA BRANCHE.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

(*En chantant l'Ariette suivante, il court sur le Théâtre, comme un furieux, & seint de ne pas voir Lucas.*)

AH ! c'est un tour pendable,

Détestable, exécration,

Un tour abominable,

Je n'en puis revenir ;

Tromper un militaire ; ...

Jarni, dans ma colere,

Si l'on me laissoit faire,

Je saurois l'en punir ;

Capitaine du Diable. ...

Ouf, ouï, si je l'osois !

Je le tailladerois ;

Je le disloquerois.

Ah ! c'est un tour pendable, &c.

LUCAS.

Quelle mouche le pique ; prends donc garde à ce que tu fais.

LA BRANCHE.

Ah ! te voilà ; mon cher, je suis furieux, vois-tu,

LUCAS.

A cause de quoi ?

LA BRANCHE.

Comment ; tu ne fais pas le tour qu'on t'a joué ; tu es des nôtres, mon ami ; tu pars avec nous.

LUCAS.

Comment ; tout de bon ?

LA BRANCHE.

Il n'y a rien de si vrai.

LUCAS.

Mais, je n'y consens pas, moi.

LA BRANCHE.

Il faudra bien que tu y consentes, on a ta signature.

LUCAS.

Et non, & non, je n'ai rien signé, je te fais bien, peut-être.

LA BRANCHE.

Oh ! tu ne fais rien. N'y a plus de bonne foi, n'y a plus de probité ; mon Capitaine... Il est bienheureux d'être Capitaine, & que je ne suis que Sergent.

LUCAS.

Et ? bien, le Capitaine ?

LA BRANCHE.

Cette lettre que je portois à Colettre de ta part.

LUCAS.

Eh ? bien, de lettre.

LA BRANCHE.

Colette l'a reçue, en a été charmée. J'croyois, dit-elle, que Lucas étoit une bête, mais ceci me fait voir qu'il a de l'esprit... & enfin je me fens de la disposition à l'aimer : moi tu fens bien comme j'appuye là-dessus : enfin, bref, elle t'aime, Monsieur Dorville nous rencontre, veut la cajoler comme à son ordinaire... Elle vous le rembarre, dame, falloit voir... Mais, mademoiselle... Mais, monsieur... & d'où vient donc ce changement, est-ce le Billet que vous tenez qui en est cause ! Je vous en prie, que je le voie... Ah ! Monsieur, volontiers ; c'est de la part de quelqu'un que j'estime, & qui doit être mon mari ; ainsi je ne risque rien à le montrer.

LUCAS.

Eh ? bien.

LA BRANCHE.

Il le prend, le lit, & puis ne se possédant plus de colere ; voilà qui est fini, dit-il, mademoiselle, mon rival triomphe, mais il ne triomphera pas impunément ; dans le moment il s'en va : moi je le suis pour savoir son dessein ; arrivé chez lui, je le vois... Ah ! peu s'en est fallu... Mais il y va de vie, de s'attacher à son supérieur.

LUCAS.

Et qu'as-tu vu enfin ?

LA BRANCHE.

Il a déchiré le billet, en laissant seulement la signature avec un peu de blanc au-dessus, & dans l'espace qui restoit, il a écrit un engagement à sa fantaisie. As-tu jamais vu méchanceté pareille ?

LUCAS.

Et je suis engagé avec ça ?

LA BRANCHE.

Ah ! bien engagé, n'y a pas à en revenir ; mais si j'étois toi, il en auroit le démenti.

LUCAS.

Comment faut-il s'y prendre ?

LA BRANCHE.

J'acheterois mon congé.

LUCAS.

Crois-tu qu'il veuille me le vendre.

LA BRANCHE.

Pourquoi non cela se fait tous les jours, je l'ai même déjà prévenu là-dessus.

LUCAS.

Et combien demande-t-il pour ça ?

LA BRANCHE.

Ah ! des sommes prodigieuses ; comme c'est le dépit qui le fait agir, il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison ; cependant, coûte qui coûte, je te conseille de toper à tout.

LUCAS.

Mais encore combien veut-il ?

LA BRANCHE.

Dix mille francs.

LUCAS.

Dix mille francs ! Est-ce que je les vauz ?

LA BRANCHE.

Vraiment, non ; mais il a besoin d'argent pour faire sa campagne.

LUCAS.

Mais, mais, c'est une volerie.

LA BRANCHE.

C'est ce que tu voudras ; mais sans cela point d'affaire.

LUCAS.

Ah ! le ture, le traître, le bourreau ! & tu me conseilles de lui donner dix mille francs : que dix mille diables l'emportent plutôt ; mon parti est pris : je marcherai.

LA BRANCHE, étonné.

Tu marcheras ?

LUCAS.

Oui, oui, je marcherai ; j'aurai le plaisir de garder mon argent.

LA BRANCHE.

A part. Ce n'étoit pourtant pas-là mon compte. *Haut.* Tu marcheras ?

LUCAS.

Oui, oui, je marcherai, à deux de jeu ; il n'a cru m'attraper, c'est lui qui le fera, j'espère.

LA BRANCHE.

Tu iras à la guerre, toi ?

LUCAS.

Oui, j'irai, je m'en moque.

LA BRANCHE.

C'est un métier difficile, je-crains que tu ne puisse pas le foutenir.

LUCAS.

Bon, bon ; je suis fait à la fatigue, & puis quelle peine avez-vous ! Depuis que vous êtes en garnison, vous faites l'exercice, vous montez la garde, ça n'casse pas les bras, & le reste du temps vous allez vous divertir.

LA BRANCHE.

Ce sont les roses du métier, ça ; mais quand on est en campagne, à un siège, à une bataille ; c'est-là qu'on trouve à déchanter.

LUCAS.

A une bataille ! Eh ! bieu, qu'est-ce qu'on y fait, voyons.

LA BRANCHE.

ARIETTE.

Au son des Clairons, des Trompettes,
Cent mille hommes, Tambour battant,
Armés d'fusils & d'bayonettes.

S'avancent fièrement

Au premier signal

Que donne le Général ;

On s'approche, l'on se mêle,

Les bales tombent comme grêle,

C'est un sabat de tous les diables ;

On entend des cris effroyables,

Les Tambours

Roulent toujours,

La Mousqueterie,

Puis l'Artillerie.

Les Bombes, le Canon,

Font un sabat, un carrillon,

Un carillon de tous les diables ;

Têtes brisées,

Jambes cassées,

La mort vole de rang en rang,

Par-tout on voit couler le sang ;

Hommes, chevaux tombent par terre ;

La belle chose que la guerre.

LUCAS.

T'es-tu trouvé souvent dans ces belles choses-là ?

LA BRANCHE.

Je crois bien, ma foi.

LUCAS.

Et tu t'en es toujours bien tiré ?

LA BRANCHE.

Tout au mieux.

LUCAS.

Ça n'est donc pas si risquable que je croyois : si tu t'en es bien tiré, pourquoi y resterois-je, moi ; allons, je me détermine. (*Il passe l'habit.*)

LA BRANCHE, l'aidant.

Je suis ravi, mon garçon, de voir que tu as du cœur ; nous serons compagnons de fortune.

LUCAS, prenant le chapeau.

Et ça, comment ça se met-il ?

LA BRANCHE. (*Il lui pose le chapeau sur la tête un peu sur l'oreille.*)

Tiens, par-là, bon, le diable me confonde ; si tu n'as l'air guerrier, l'épée à présent... à merveille ; la bayonnette... Bon. Ils ont oublié un fusil, ces drôles-là : laisse-moi faire ; je veux t'en choisir un moi-même ; fais-tu un peu comme ça se manie ?

LUCAS.

Là, là ; je n'ai jamais tiré qu'avec une visille canardière, dans le temps que j'allois braconner.

LA BRANCHE.

C'est égal : ah ! voici Monsieur Dorville ;alue,alue.

SCENE XIII.

DORVILLE, LA BRANCHE, LUCAS.

DORVILLE.

LA Branche...

LA BRANCHE.

Mon Capitaine....

DORVILLE.

Tout est-il prêt ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier.

DORVILLE.

Et cet honnête homme-là a-t-il fait son paquet ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier, vous n'avez jamais fait de meilleure acquisition, vous avez peu, dans votre Compagnie, d'aussi braves gens que lui.

DORVILLE.

J'en suis charmé ; fait-il que nous partons demain ?

LA BRANCHE.

Oui, mon Officier. (*A Lucas.*) Réponds donc.

LUCAS.

Oui, Mons...

LA BRANCHE, le soufflant.

Oui, mon Capitaine.

LUCAS.

Oui, mon Capitaine... (*A part.*) Ah ! morgué, j'y en veux.

DORVILLE.

COMEDIE.

DORVILLE.

Qu'est-ce que c'est ? il n'a pas l'air content ; si cela est, qu'il le dise : nous ne voulons que des gens de bonne volonté.

LUCAS, *d part.*

Ah ? je le vois venir... dix mille francs... & non, & non ; ce n'est pas pour lui... (*Haut.*) Pardonnez-moi.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Monfieur.

DORVILLE, *bas à la Branche.*

Il part donc ?

LA BRANCHE, *bas à Dorville.*

Oui, pour vous faire piece ; mais je lui en ferai tant que je le dégouterai bien-tôt ; fiez-vous à moi.

LUCAS, *d part.*

Il ne s'attendoit pas à ça ; le v'là tout dérouté!

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Officier.

DORVILLE.

Passiez en revue toute la Recrue.

LA BRANCHE.

Tambour, allons, faites l'apel. *A Lucas.* Eh ! vas donc Lucas, vas donc.

LUCAS.

Oui ? Ah ? j'en suis donc.

LA BRANCHE.

Belle demande ; mets-toi là. *Il le place le premier de la file*

DORVILLE.

Où est donc votre fusil ?

LA BRANCHE, *donne un fusil à Lucas.*

Tiens, mon ami, en voilà un excellent, je t'assure.

DORVILLE.

La Branche.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine.

DORVILLE.

Faites faire l'Exercice.

LA BRANCHE.

Tout à l'heure. *A Lucas.* Prends garde à toi.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Conseille-moi, entends-tu ?

LA BRANCHE, *bas à Lucas.*

Ne t'embarrasse pas ; mais de l'attention, j't'en prie car malgré notre amitié, dans ces choses-là, vois-tu, n'y a plus d'amis.

LUCAS, *bas à la Branche.*

Je m'recommende à toi.

LA BRANCHE.

Oui, j'en aurai soin, ne t'inquiète pas.

**LE MILICIEN,
DORVILLE.**

Pourquoi donc ne commencez-vous pas ?

LA BRANCHE.

Dans l'instant , mon Capitaine.

ARIETTE.

... Soyez attentif au commandement :

Mitour à droite ?

Remettez-vous :

Mitour à gauche.

*Lucas à la tête en avant ; la Branche lui relève le menton
avec le bout de sa canne.*

LUCAS, se redressant.

Comm' ça n'est-ce pas ?

LA BRANCHE, d'un ton d'amitié,

Oui , mon enfant ;

Mais ne fois donc pas si gauche ,

Remettez-vous.

*Lucas regarde faire les autres , & se remet
après ; la Branche leve sa canne.*

LUCAS, d'un air pitoyable.

Mon cher la Branche.

LA BRANCHE.

Ferme donc sur la hanche.

Préparez le fusil.

**LUCAS embarrassé, regarde & tâche de faire comme les autres ,
en disant.**

Sarpedié , qu'il faut être subtil ;

LA BRANCHE.

Déchirez la cartouche...

Lucas la déchire avec les doigts.

Avec la bouche , avec la bouche.

Lucas s'y prenant mal , la Branche le frappe

Chargez... Haut la baguette.

Boulez...

LUCAS.

N'boulez donc pas tant.

LA BRANCHE.

Remettez la baguette ,

Haut la bayonnette.

LUCAS, tourmenté par la Branche.

Aye , aye , un moment , un moment.

LA BRANCHE.

Haut le fusil... En joue.

*La Branche fait semblant de frapper le voisin ; Lucas
qui se sent frapper , fait des grimaces.*

Pourquoi donc cette moue.

Ce n'est pas toi.

LUCAS.

Mais , c'est sur moi.

Que tombent les coups.

LA BRANCHE.

Remettez-vous.

Cela va bien : donnez à chacun sa consigne , venez ensuite prendre les ordres pour le départ. *Il sort.*

LA BRANCHE, *aux Soldats.*

Allez aux Corps de Gardés, je vous joindrai tout-à-l'heure. *Ils sortent.*

SCENE XIV.

L'Obscurité commence.

LA BRANCHE, LUCAS.

LUCAS.

MON ami.

LA BRANCHE.

Qu'est-ce que tu veux !

LUCAS, *faisant un tour d'épaule.*

Tu avois raison ; ce métier-là est lourd.

LA BRANCHE.

Ce n'est rien , ce n'est rien ; vas , tu t'y feras.

LUCAS.

Est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de faire quelque arrangement ensemble.

LA BRANCHE.

Voyons.

LUCAS.

Si ton Capitaine , vouloit se contenter d'un millier d'écus ; il y auroit quelque chose pour toi.

LA BRANCHE.

Fi donc ? ne t'ai-je pas dit qu'il vouloit dix mille francs.

LUCAS.

Oui , mais...

LA BRANCHE.

Oui , mais ; quand tu les donnerois à cette heure ; ça ne se pourroit plus ; faudroit doubler la somme.

LUCAS.

Pourquoi donc ça ?

LA BRANCHE.

Tu as passé la Revue ; n'y a plus d'ordre.

LUCAS.

Ça feroit donc vingt mill' francs à vot' compte ?

LA BRANCHE.

A bon marché , encore.

LUCAS.

Allons , allons ; v'là qu'est fini ; n'en parlons plus.

LA BRANCHE, *arrêtant Lucas qui veut s'en aller.*

Ah ? n'vas pas si vite.

LUCAS.

Qu'est-ce qu'il y a encore ?

LA BRANCHE.

Attends, que je te donne ta consigne. Sur la Place d'Armes ; je n'y vois déjà plus clair, . . . Sur la Place d'Armes ; Sentinelle Lucas ; bon, écoute bien, voilà la nuit, comme tu vois ; je ne veux pas t'envoyer à un poste éloigné ; tu resteras ici.

LUCAS.

A quoi faire ?

LA BRANCHE.

A monter la garde, jusqu'à ce qu'on vienne te relever ; tu iras en te promenant, de là, là, pas plus loin ; si tu entends le moindre bruit, tu crieras, *qui va là* ; jusqu'à trois fois. Et si à la troisième on ne te répond pas, tu tireras dessus ; entends-tu bien ?

LUCAS.

Oui, oui.

LA BRANCHE.

Nous viendrons aussi-tôt voir ce que c'est.

LUCAS.

Si vous ne venez pas, j'irai vous chercher.

LA BRANCHE.

Ne t'avise pas de cela ; il est défendu ; sous peine de mort de quitter son poste ; quiconque le fait, est pendu sans rémission ce sont les loix de la guerre. Adieu, courage. *Il sort.*

SCENE XV.

LUCAS, seul.

V'LA de vilaines loix. . . (*Il marche en comptant ses pas.*) Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit. . . Une, deux, j'y vois goutte, moi. Hem ? Il fait du vent, m'semble, qui ? . . . ç'n'est rien ; j'croyois entendre quelque chose. . . Monsieur la Branche : n'y a personne ; vingt mille francs, mon çongé ; y a-t-il de la conscience ? Qu'fait Colette à présent, j'n'en fais rien : elle n'm'aimoit pas, elle m'aime à s'heure ; on n'connoît rien à tous ces esprits-là. Ah ? qu'est-ce que c'est qu'ça.

ARIETTE.

Qui va là, trois fois. Je meurs de peur.

La frayeur a glacé mon cœur.

Qui va là ? trois fois. morbleu ! morbleu !

Je vais faire feu,

Feu.

Comme il n'a pas laissé la détente, son fusil ne part point.

Mais hélas ! quel embarras !
Le ressort ne va pas ;
Paou.

Il contrefait avec la voix le coup de fusil.

Ça n'remue pas ,
Ah ! ah ! pauvre Lucas ;
Est-ce un homme ,
Un diable , un fantôme ;
Un large coutelas
Arme son bras.

Il tire son épée & pose son fusil par terre.

Tu vas avoir à qui parler ,
D'un coup je te vais enfler.
Dans mon transport,
Je te perce d'abord.

Il heurte contre son fusil qui le fait tomber.

Ah ! je suis mort.

En se relevant , il tatonne le prétendu fantôme.

Que je suis... que je suis bête ; c'est un tronc d'arbre :
ah ! je n'en puis plus. Oh ! pour le coup j'entends quelque
chose.

SCENE XVI.

LUCAS , DORVILLE & COLETTE da

COLETTE.

ARIETTE.

NON, non, Monsieur ;
Je suis fille d'honneur :
Ne croyez pas que l'on m'engeôle ;
Qu'à vos desseins ;
J'ose prêter les mains
Je ne suis pas si folle ,
Tous vos efforts sont vains ;
Je crains le blâme :
Si je suivais vos pas ,
Que diroit-on hélas !
Que deviendrait ma flamme ?
Non, non, Monsieur, &c.

LE MILICIEN,
LUCAS.

C'est la voix de Colette.

DORVILLE.

Est-il possible que vous ayez si tôt changé de sentiment ?

LUCAS.

Et celle du Capitaine.

DORVILLE, *bas à Colette.*

Appuyez toujours la feinte.

COLETTE, *à Dorville.*

Je n'en ai point changé.

DORVILLE.

J'entends ; vous ne m'avez jamais aimé ; vous vous êtes fait un jeu de surprendre ma tendresse pour faire à mon indigne rival un sacrifice plus éclatant.

LUCAS, *à part.*

Hum, quel caquet affilé ?

COLETTE, *à Dorville.*

Non, Monsieur, tout ce que vous dites est inutile.

DORVILLE.

Eh ? bien, cruelle ? puisque vous me réduisez au désespoir, je saurai me procurer par la violence.....

LUCAS.

La violence ?

DORVILLE.

Vous me suivrez malgré vous.

COLETTE.

Au secours, au secours.

LUCAS.

Il l'emmene, la pauvre petite ? j'm'en vais voir, j'm'en vais voir. (*Il sort.*)

SCENE XVII.

LA BRANCHE.

Troupes des soldats avec des lanternes.

LA BRANCHE.

BON, notre homme a donné dans le piège.

ARIETTE, *en chœur.*

Alerte, alerte, alerte,
Cherchez, cherchez, cherchez.
Alerte, alerte, alerte,
Saisissez, saisissez.

GHOEUR.

Alerte, alerte, alerte,

COMEDIE.

Cherchons , cherchons , cherchons :

Alerte , alerte , alerte .

Saisissons , saisissons .

LA BRANCHE ,

Un poste abandonné ?

CHOEUR .

Saisissons , saisissons .

LA BRANCHE .

Criez par-tout allarmes ,

Et qu'au signal donné ,

Chacun soit sous les armes .

CHOEUR .

Aux armes , aux armes .

TOUS ENSEMBLE .

LA BRANCHE .

CHOEUR .

Alerte , alerte , aux armes ;
Cherchez , &c .

Alerte , alerte , aux armes ,
Cherchons , &c .

Alerte , alerte , aux armes ,
Saisissez , saisissez .

Alerte , alerte , aux armes ,
Saisissons , Saisissons .

SCENE DERNIERE

DORVILLE , COLETTE , LA BRANCHE ,

LE TAMBOUR , LUCAS amené par des Soldats .

LA BRANCHE , à Lucas .

AH ! malheureux , qu'as-tu fait ?

LUCAS .

Comment ? comment ? j'n'ai quitté qu'une minute .

LA BRANCHE .

Et c'en est assez ; ne t'ai-je pas dit la loi ?

LUCAS .

Bon ? bon ? la loi ? tu t'moques .

LA BRANCHE .

Tu vas voir , tu va voir .

COLETTE , feignant de pleurer .

d Dorville .

Vous êtes un cruel , un barbare .

DORVILLE .

Taisez-vous , Mademoiselle ; taisez-vous . bas . N'ayez pas peur , il n'arrivera rien .

LUCAS .

La pauvre petite ? comm' elle pleure ? qu'as-tu donc , ma chere Colette ?

LE CAPORAL .

Doucement , tenez-vous-là .

LE MILICIEN,

COLETTE.

Mon cher Lucas, je n'y pourrai survivre.

LUCAS.

Cette chère enfant, comme elle m'aime; je n'aurois jamais cru ça.

LE CAPORAL.

Il est bien question d'amour à présent.

COLETTE.

Faut-il que j'aie la douleur de le voir mourir;

LUCAS.

Mourir? moi, Messieurs? n'badinons pas, s'il vous plaît.

DORVILLE.

Sergent, faites votre devoir.

LA BRANCHE.

Silence. *Il lit.* L'an mil sept cent, &c. attendu la convention commise par le nommé Lucas, Soldat, &c. convaincu d'avoir quitté son poste, le Conseil de Guerre assemblé l'a condamné à avoir la tête cassée! &c. à la tête de la compagnie le jour & an que dessus, &c.

LUCAS, *répète en pleurant les derniers mots.*

Et cætera. Malheureux que je suis! Monsieur Dorville, Colette demande grace pour moi: j'en prie, Monsieur de la Branche.....

LA BRANCHE.

Hélas! mon cher, je fais à quoi la qualité d'ami m'oblige: il faudra que ce soit moi qui fasse l'opération.

LUCAS, *à genoux se pleurant.*

Ah! ah! est-ce que quelques coups de bâton ne suffisoient pas pour une faute si légeré?

LE CAPORAL.

Et vite, qu'on lui bande les yeux.

LUCAS, *reposant le mouchoir.*

Mon cher Capitaine, vous êtes le plus honnête homme du monde; vous aimez Colette.

DORVILLE.

Je l'aimois, il est vrai; mais depuis sa trahison, je n'en veux plus entendre parler.

LUCAS.

J'ai eu la témérité de nuire à vos amours; mais v'là qu'est fait, je vous la cède.

COLETTE.

Non, Lucas; je ne pourrois pas me résoudre à l'épouser.

DORVILLE.

Non; non, il n'est plus temps.

LUCAS

LUCAS.

ARIETTE.

Au nom du ciel , je vous en prie.
Par pitié , sauvez-moi la vie.

[*A Colette.*]

Priez Monsieur , je vous supplie ,
Qu'il veuille bien vous épouser.

[*A Dorville.*]

Voyez , Monsieur , voyez Colette :
N'est-elle pas jeune & bien faite ?
Aurez-vous l'cœur d'la refuser ?
Monsieur Dorvill' , Mlle. Colette ,
Aurez-vous l'cœur d'me refuser.

[*Avec rage.*]

Ils n'veulent pas ? ah ? misérable ?
Sexe maudit ? race du diable ?

Tu fais toujours,
Tout à rebours.

[*Il reprend le ton suppliant.*]

Au nom du ciel , je vous en prie ;
Par pitié sauvez-moi la vie.

LA BRANCHE.

Mon Capitaine , pardonnez la liberté que je prends , mais
enfin c'est pour mon ami que je parle. Si , en vous cédant
Colette , il y joignoit une somme honnête pour les frais de la
procédure , seriez-vous inflexible ? Et vous , Mademoiselle , si
Lucas partageoit avec vous la succession dont il a hérité....

LUCAS.

Ah ! prenez tout , prenez tout , j'y consens , je vous en prie ,
prenez , prenez.

LA BRANCHE , *bas à Lucas.*

Ils s'attendrissent , courage.

LUCAS.

Faites-vous cet effort-là tous les deux.

DORVILLE.

Quand je le voudrois , Colette n'y consentiroit pas.

LUCAS.

J'vous répons d'elle ; venez ça , venez ça , je vous la donne
avec tout le bien ; & si ç'n'est pas assez , je vous donne tout
le mien.

DORVILLE.

Voyez Colette ; son sort est entre vos mains.

COLETTE , *d Lucas.*

Et ? bien , pour vous sauver la vie , ie consens à tout.

LUCAS , *transporté.*

Quel bonheur ? gare , gare : rangez-vous de-là , que je vous

E

LE MILICIEN,

embrasse. (*A la Branche.*) Ah; mon ami, je reviens de loin.

LA BRANCHE.

Tiens, pour que tu ne sois plus exposé à pareille aventure, siôt le mariage fait, je te rends ton engagement.

DORVILLE.

Rends-lui, rends-lui dès à présent; qu'il garde son bien. (*A Colette.*) Je ne voulois que l'obliger à vous rendre le vôtre: mais, il en fera ce qui voudra; vous m'aiméz, je vous aime, qu'ai-je à desfer davantage?

LUCAS.

Ah; mon Officier: je vous reconnois bien là. Vous êtes un cœur généreux: un cœur d'or; venez vous en tous chez moi; pour prélude de la nôce, j'vais mettre en perce les meilleures pieces de mon vin. Venez; venez nous ferons bombance.

LA BRANCHE.

C'est bien dit, & nous boirons à la santé du Milicien.

CHŒUR.

DORVILLE, COLETTE, LA BRANCHE.

LUCAS.

SOLDATS.

Un succès heureux.

Célébrez les noeuds

Pour fêter les noeuds

Couronne { nos } vœux.

Qui rendent heureux.

Qui rendent heureux.

L'Amour à { nos } feux

Deux cœurs amoureux,

Deux cœurs amoureux.

Donne la victoire.

Pour moi je vais boire.

Ne songeons qu'à boire

Mettons { }
Mettez { déformais

Et, jusqu'à demain,

Et, jusqu'à demain,

Toute { notre } gloire

Perdre la mémoire

Perdons la mémoire,

A jouir en paix
De ses doux bienfaits.

De mon noir chagrin,

De notre chagrin,

Victoire, victoire.

Dans des flots de vin.

Dans des flots de vin.

A boire, à boire.

A boire, à boire.



V A U D E V I L L E .
LA BRANCHE.*Allegro.***AVIS A LA BELLE JEUNESSE**

Quand l'Amour vous donne des loix,
 Soyez dociles à sa voix,
 Et profitez d'un tems qui presse.
 Envain s'armeront contre vous
 Et les Argus, & les jaloux.
 A la fin tout obstacle cesse,
 Avis à la belle Jeunesse.

COLETTE.

Vous qui, consumés par les ans ;
 Faites encor les soupirans,
 Et lancez des regards avides ;
 Quand vous verrez de jeunes cœurs
 Sourire à vos tristes fadeurs !
 Craignez leurs caresses perfides.
 Avis aux Barbons invalides.

LE TAMBOUR.

Fillettes font semblant d'aimer,
 Et trouvent l'art de vous charmer,
 Tandis qu'un autre ardeur les brûle,
 Sachez qu'en toute occasion
 De dire le oui pour le non,
 Elles ne font aucun scrupule,
 Avis à l'Amant trop crédule.

LUCAS.

Fuyez ces amans dangereux,
 Qui par-tout promenant leurs feux,
 Sont toujours surpris en maraude.
 Voltiger d'objets en objets,
 Publier par-tout vos secrets,
 De tout temps ce fut leur méthode.
 Avis aux Beautés à la mode.

E :

LE MILICIEU, COMEDIE.

DORVILLE.

Après de glorieux Travaux,
Venez goûter un doux repos;
Pendez au croc vos cimetiérs.
Au fein d'une tranquille paix,
On ne se battra désormais.
Qu'à coups de brocs, qu'à coups de verre.
Avis aux braves Militaires.

FIN.

